

## Article

---

« Les "anciens Canadiens" de 1860 : une société de seigneurs et de va-nu-pieds »

Nicole Deschamps

*Études françaises*, vol. 1, n° 3, 1965, p. 3-15.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036198ar>

DOI: 10.7202/036198ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LES « ANCIENS CANADIENS » DE 1860

### UNE SOCIÉTÉ DE SEIGNEURS ET DE VA-NU-PIEDS

Peu importait à l'auteur des *Anciens Canadiens*<sup>1</sup> que l'on appelât son livre « roman, mémoire, chronique, salmigondis ou pot-pourri » ; « Consigner quelques épisodes du bon vieux temps »<sup>2</sup>, telle était toute son ambition.

Que Philippe Aubert de Gaspé père, en égrenant ses souvenirs, ait réussi à faire la chronique de 1860, cela paraît évident. De sérieux chercheurs, tels Luc Lacourcière et Pierre-Georges Roy, se sont appliqués à inventorier les trésors folkloriques que recèlent *les Anciens Canadiens* et les *Mémoires*, et plus d'un historien se réfère aux œuvres du seigneur de Gaspé comme à un chapitre particulièrement savoureux de notre petite histoire.

Celui qui s'obstine à lire *les Anciens Canadiens* comme un roman risque cependant, à première impression, d'être déçu. Il se heurte à une prose touffue et naïvement

1. On peut considérer *les Anciens Canadiens* comme l'un des premiers classiques de la littérature canadienne. L'auteur, Philippe Aubert de Gaspé, naquit à Québec en 1786 d'une famille d'origine noble. Il fit des études de droit puis fut nommé shérif de la ville de Québec. Sa prodigalité le perdit : on dut l'emprisonner pour dettes. Après ce triste épisode, Aubert de Gaspé quitta la vie publique et se retira à St-Jean-Port-Joli, au manoir familial qui avait modestement remplacé la demeure seigneuriale, incendiée en 1759. Durant de longues années, le seigneur disgracié se consacra à sa famille et à la lecture. Il ne se mit à écrire qu'à l'âge de soixante-quatorze ans. La publication des *Anciens Canadiens*, en 1863, lui valut de tels éloges qu'il rédigea par la suite ses *Mémoires* qui parurent en 1866. Philippe Aubert de Gaspé mourut à Québec en 1871, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Fait curieux à rappeler ici, l'auteur des *Anciens Canadiens* avait un fils, nommé Philippe Aubert de Gaspé, qui avait publié dès 1837 un conte intitulé *l'Influence d'un livre ou le Chercheur de trésors*.

2. *AC*, p. 8 et 9. Les citations, sous le sigle *AC*, renvoient à l'édition de 1961, publiée chez Fides dans la Collection de l'Alouette bleue, qui reproduit le « texte intégral, conforme à l'édition de 1864 ».

pédante, il s'égaré dans les méandres du récit fantaisiste des événements de 1760, bref, il cherche péniblement une cohérence à ce chatoyant galimatias. Perplexe, il interroge les primitives statues que sont les personnages et se met à scruter le texte à la recherche de significations symboliques.

Comme l'ont déjà remarqué plusieurs critiques, l'intérêt des affabulations de cette époque tient surtout à « la symbolique qu'elles mettent en œuvre<sup>3</sup> ». L'aspect romanesque des *Anciens Canadiens*, à ce point de vue, pourrait être particulièrement révélateur. Il ne s'agit plus de la seule confession d'un aimable vieillard mais de l'expression du rêve collectif d'une société particulière, elle-même en voie de décrépitude. Le récit imaginé des événements de 1760 apparaît alors comme un vernis sous lequel affleure la peinture naïve et non retouchée de la société de 1860, telle que la voyait Philippe Aubert de Gaspé.

\*  
\*   \*  
\*

Cette société qui se meurt, c'est celle des seigneurs, héritiers de l'élite mondaine qui savait si bien, au temps de Madame Bégon<sup>4</sup>, parler, écrire, danser le menuet,

3. Gilles Marcotte, *une Littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962, p. 15.

4. Élisabeth Rochert de La Morandière, future Madame Bégon, naquit à Montréal en 1696 et mourut à Rochefort (France) en 1755. Elle épousa Claude-Michel Bégon, major de Québec, et frère de l'intendant Michel Bégon. Devenue veuve en 1748, elle écrivit quotidiennement à son gendre, Michel de Villebois de La Rouvillière, commissaire général de la Louisiane. Michel était lui-même veuf et père d'une fille qu'il avait confiée à sa correspondante. Dans ses lettres (qui composent une espèce de journal), Madame Bégon commente au jour le jour les événements qui se déroulent à Québec durant ces années décisives pour la Nouvelle-France, elle donne des nouvelles de l'enfant qu'elle appelle « notre chère fille », elle y fait discrètement ses réflexions sages, ironiques ou amères sur la société, elle y laisse deviner, enfin, un amour plus que maternel pour son gendre. Cette étonnante correspondance, retrouvée en France en 1932, fut publiée dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec (1934-35)*. Cf. Céline Dupré, introduction à un choix de textes, sous le titre *Élisabeth Bégon*, Montréal, Collection Classiques canadiens, Fides, 1960.

manger et boire avec une certaine grâce, s'enrichir et dépenser avec frivolité, médire allègrement du prochain et tenir respectueusement tête au clergé. Hélas, tout cela est bien fini. Dans les dernières pages de ses *Mémoires*, Philippe Aubert de Gaspé affirme sa qualité de seigneur, fait nostalgiquement l'éloge du régime seigneurial et condamne ce qu'il appelle plus loin « l'esprit républicain <sup>5</sup> ».

Quant à moi, conclut-il, je suis peu enthousiaste d'un genre de liberté qui ne profite qu'au va-nu-pied [sic]; car mes sympathies sont toutes acquises aux gens respectables: c'est peut-être erreur de jugement chez moi dans ce siècle d'indépendance, mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir l'esprit républicain qui domine sur notre continent <sup>6</sup>.

Les « anciens Canadiens » appartenaient à une classe privilégiée, noble et distinguée, qui vivait dans « une fraternité bien touchante » avec un peuple de censitaires affectueux et reconnaissants. Les Canadiens qui règnent au temps de la vieillesse de l'auteur ont adopté « l'esprit républicain », ils ont perdu le sens du beau, ils sont devenus vulgaires et grossiers. Quelle place occuperont désormais les fils des quelques seigneurs de Gaspé qui restent ? Qui leurs filles épouseront-elles ? Ont-ils seulement une place qui les attende parmi cette foule qui s'amuse à lancer des œufs pourris aux malheureux condamnés au pilori <sup>7</sup> ?

5. « Malgré les virulentes déclamations de plusieurs grands, et sans doute sincères, patriotes contre les seigneurs, lors de l'abolition de la tenure seigneuriale, ou à cause d'icelle, je crois devoir donner une courte esquisse des rapports mutuels des seigneurs et des censitaires d'autrefois dans l'ancien district de Québec. C'était une fraternité bien touchante à cette époque: et si elle a été décroissante d'années en années depuis cinquante ans, à qui le blâme si ce n'est aux censitaires ? Des gens envieux, jaloux, ont soufflé la zizanie afin de rompre les liens d'affection, fondés le plus souvent sur la gratitude, qui attachaient les censitaires à leurs seigneurs. » *Mémoires*, Québec, Hardy, 1885, p. 530.

6. *Op. cit.*, p. 558.

7. Dans un épisode célèbre des *Mémoires*, Philippe Aubert de Gaspé décrit le supplice du pilori, tel qu'on le faisait alors subir aux condamnés, à Québec. Il en profite pour porter un jugement défavo-

L'affabulation des *Anciens Canadiens* commence par une description de la ville de Québec qui montre que le pauvre désormais y est roi. Son mauvais goût a enlaidi l'architecture et détruit les arbres qui faisaient autrefois le charme de « notre bonne cité de Québec <sup>8</sup> » ; sa présence grossière a envahi les rues sous la forme de propos bruyants « souvent libres et saugrenus <sup>9</sup> ». Dans la même scène, les nobles, représentés par les deux héros, quittent tristement le collège des Jésuites. C'est le seul moment où ils apparaissent « au milieu de leurs compagnons d'étude <sup>10</sup> ». Partout ailleurs, ils se distingueront l'un et l'autre des groupes auxquels ils appartiennent : Arché, qui est écossais, prend parti pour les vaincus et s'installe finalement au Canada français ; Jules, qui est canadien-français, s'empresse d'épouser une Anglaise après avoir combattu pour les siens contre les Anglais. La qualité commune qui les réunit en les isolant de leurs sociétés respectives est la noblesse de leur naissance et de leurs attitudes devant la vie. « D'un air rêveur <sup>11</sup> », le vieillard nostalgique qu'est l'auteur fait le bilan des pertes en se remémorant les années heureuses où la rue appartenait à un peuple de gens instruits qui l'animaient de leurs « saillies spirituelles » ou de leurs « entretiens de haute philosophie <sup>12</sup> ». Suivant son expression, il ne reste aujourd'hui de ces hommes d'élite que ce qui subsiste des glaçons sur un ruisseau à la fin d'avril.

Dès cette première description, l'ambiguïté des temps se fait sentir. Sommes-nous en 1760 ou en 1860 ? Spontanément, l'auteur situe ses propos à trois niveaux temporels différents : 1757, date à laquelle il fait commencer son récit ; 1790-1800, qui correspond au temps de sa propre jeunesse ; l'actualité des années 1860, c'est-à-dire le moment

nable sur la société qui s'en accommode jusqu'à y trouver son plaisir. Malgré l'humour qui dore plus ou moins ce passage, il est évident que l'auteur est choqué, blessé même non seulement par la commune méchanceté qui, de tout temps, invente les supplices, mais surtout par le spectacle de la vulgarité qui s'étale. Cf. les *Mémoires*, p. 445.

8. *AC*, p. 10. — 9. *Loc. cit.* — 10. *AC*, p. 11. — 11. *AC*, p. 10. — 12. *Loc. cit.*

où il rédige son œuvre. Même s'il ne connaît guère l'histoire, le lecteur aura tôt fait de comprendre que la description annoncée de Québec en 1757 n'est en réalité qu'une description contrastée de la ville telle que Philippe Aubert de Gaspé, jeune puis vieux, l'avait vue. La reconstitution historique de l'affabulation demeure extrêmement vague; il n'en subsiste, à vrai dire, qu'une seule indication de date. Précises et vivantes, par ailleurs, toutes les observations qui se rattachent à des souvenirs personnels. A l'analyse, les « anciens Canadiens » ne sont pas les ancêtres mais les contemporains de l'auteur. La date de 1757 évoque l'image d'un masque plutôt que celle d'un décor.

Si, en 1860, les nobles ne sont plus représentés que par quelques individus isolés, il n'en va pas de même des « va-nu-pieds » qui composent déjà de véritables foules. Comment les uns et les autres réagissent-ils à la situation de vaincus qu'ils subissent depuis 1760 ? Quelle conception Philippe Aubert de Gaspé se fait-il des nouveaux rapports qui s'établissent entre fils de seigneurs ruinés et fils de censitaires affranchis ? Voilà ce que la célèbre scène de la débâcle pourrait peut-être nous faire voir symboliquement.

Faisons l'hypothèse que Dumais représente le Canadien français et que la débâcle est une image de la Conquête (même si l'action se situe en 1757). Dumais, qui « avait fait ses preuves en maintes occasions contre les ennemis de sa patrie <sup>13</sup> », isolé sur un îlot de glace, est menacé d'être emporté par un flot torrentueux. Les uns et les autres tentent de le sauver : la foule d'abord, commandée par le capitaine Marcheterre, le prêtre, puis, finalement, l'écossais Arché.

Noircir l'attitude de ses compatriotes n'est ordinairement pas le fait d'Aubert de Gaspé, qui prête volontiers de bonnes intentions à tout le monde. Ici comme dans la description de Québec, cependant, la foule des

13. *AC*, p. 53.

« va-nu-pieds » est vue avec un mélange de pitié et de léger mépris. Un brave, Marcheterre, organise le sauvetage. On l'aide, on lui obéit. Les spectateurs encouragent les sauveteurs. Puis, les circonstances devenant plus difficiles à cause de la débâcle, presque tous abandonnent le malheureux et cherchent « leur salut dans une fuite précipitée <sup>14</sup> ». Pour excuser la lâcheté de cette réaction collective, le narrateur commente : « C'eût été, en effet, tenter la Providence que de continuer davantage une lutte téméraire, inégale, avec le terrible élément dont ils avaient à combattre la fureur <sup>15</sup> ». A compter de ce moment, la foule demeure paralysée. Impuissante, affolée, elle court « le long du rivage, en suivant des yeux, avec une anxiété mêlée d'horreur, cet homme qu'un miracle seul pouvait sauver . . . <sup>16</sup> ». Tous les efforts de sauvetage humainement tentés ayant échoué, on se met à prier, on espère un miracle, on remet à Dieu et au prêtre le sort de Dumais.

Le curé est le premier représentant de l'autorité à se trouver sur les lieux de la catastrophe. Il paraît, tel « l'ange des miséricordes <sup>17</sup> », sous les traits d'un vieillard à l'air « inspiré et prophétique <sup>18</sup> ». D'un mouvement spontané, les « va-nu-pieds » se tournent vers lui avec confiance et espoir. Pourquoi ne serait-il pas leur guide puisque, partageant leur vie, il est déjà leur ami ? Or le bien-aimé prêtre n'a d'autre salut à offrir que celui de l'autre monde, qui s'obtient par la résignation immédiate au malheur. Si le curé s'apitoie sincèrement sur le sort de Dumais, il ne tente cependant rien pour le tirer des glaces : c'est son âme seule qu'il veut sauver.

Que feront donc les héros pour conjurer le péril ? « Ce fut au moment précis où le vieux pasteur administrait le sacrement de pénitence, que Jules d'Haberville, Arché de Locheill et leur compagnon arrivèrent sur les lieux. Jules fendit la foule, et prit place entre le vénérable curé et son oncle de Beaumont ; Arché, au contraire, s'avança sur le rivage, se croisa les bras, saisit d'un coup d'œil rapide

14. *AC*, p. 53. — 15. *AC*, p. 52. — 16. *AC*, p. 56. — 17. *AC*, p. 58. — 18. *Loc. cit.*

tout l'ensemble de cette scène de désolation, et calcula les chances de salut <sup>19</sup> ». Et l'étranger Arché s'empare aussitôt de la direction générale des opérations de sauvetage. Il n'est pas avare de sa personne et prend le risque, intelligemment mesuré, de plonger dans les eaux dangereuses. On sait qu'il réussit à sauver Dumais (qui, plus tard, en toute parfaite justice distributive, aura l'occasion de sauver Arché de la soif). Quant à Jules, il affronte les événements critiques en détournant le regard et en se livrant au rêve.

Jules d'Haberville n'avait eu aucune connaissance de cette tentative de sauvetage de son ami de Locheill. D'une nature très impressionnable, il n'avait pu soutenir, à son arrivée sur la plage, le spectacle déchirant d'une si grande infortune. Après un seul regard empreint de la plus ineffable compassion, *il avait baissé les yeux sur la terre, et il ne les en avait plus détachés*. Cet homme suspendu par un fil sur ce gouffre béant, ce vieux et vénérable prêtre administrant à haute voix, sous la voûte des cieux, le sacrement de pénitence, ces prières des agonisants adressées à Dieu pour un homme dans toute la force de la virilité, cette sublime évocation qui ordonne à l'âme, au nom de toutes les puissances célestes, de se détacher d'un corps où coule avec abondance la sève vigoureuse de la vie, *tout lui semblait l'illusion d'un rêve affreux* <sup>20</sup>.

Les vaincus de 1760, symbolisés par un pauvre homme aux prises avec les flots déchaînés par la débâcle, peuvent s'accommoder à la rigueur d'un sauvetage qui leur vient d'un « bon Anglais », soutenu par les prières d'un saint curé et la compassion aveugle et rêveuse d'un noble seigneur. Lorsqu'il racontera certains épisodes réels de la guerre de 1760, l'auteur sera forcé de provoquer une rencontre entre les héros, qui sont devenus ennemis par la force des choses. Parallèlement à la scène de la débâcle, voici donc le récit de l'affrontement des héros sur le champ de bataille de Sainte-Foye.

19. *AC*, p. 60. — 20. *AC*, p. 61. C'est nous qui soulignons.

Jules s'avance au combat décisif « en chancelant », « le bras en écharpe, la tête recouverte d'un linge sanglant, l'uniforme en lambeaux » mais « l'épée à la main » et « la voix railleuse »<sup>21</sup>. Arché est calme. Il s'avance désarmé. Il a pitié de Jules. D'un long regard, les deux ennemis se mesurent. Ni l'un ni l'autre ne se résout à agir le premier. Enfin, Jules se résigne à l'offensive.

Un instant, un seul instant, toute la tendresse du jeune Français pour son frère d'adoption sembla se réveiller en lui; mais réprimant ce premier mouvement de sensibilité, il lui dit d'une voix creuse et empreinte d'amertume : « Défendez-vous, monsieur de Locheill . . . »<sup>22</sup>.

Après avoir ainsi provoqué son adversaire, Jules s'évanouit, ce qui le dispense de tuer Arché et lui sauve la vie par la même occasion puisque c'est l'Écossais qui le transportera à demi-mort hors de la ligne de feu. Il est évident que le code de l'honneur oblige Jules, dûment guéri, à demeurer officiellement brouillé avec le secourable ennemi qui lui a sauvé la vie.

Les choses auraient pu en rester là si une « sainte femme »<sup>23</sup>, religieuse et tante de Jules, ne tentait d'amorcer, au nom d'un idéal qui dépasse l'honneur, une réconciliation entre les héros.

J'ai tout lieu de croire qu'il sera facile de vous réconcilier avec Jules, dit la religieuse arbitre. Il a été aux portes de la mort; et pendant son délire, il prononçait sans cesse votre nom, parfois en vous apostrophant d'une voix menaçante, vous adressant les reproches les plus sanglants, mais le plus souvent, paraissant converser avec vous de la manière la plus affectueuse<sup>24</sup>.

De part et d'autre, la réconciliation est vivement souhaitée. Elle ne tardera pas à se réaliser. Impossible de lire ce passage sans penser à faire un rapprochement avec l'attitude du clergé durant la guerre de l'Indépendance et immédiatement après, puis avec la prise de position

21. *AC*, p. 189. — 22. *AC*, p. 190. — 23. *AC*, p. 196. — 24. *AC*, p. 197.

de l'épiscopat durant les troubles de 1837. Né en 1786, Philippe Aubert de Gaspé n'a pas connu la guerre de 1775 mais il a fréquenté l'école au moment où s'expriment les réticences des clercs devant l'esprit révolutionnaire qui anime la génération de Papineau, et, bien entendu, il a vécu les années difficiles qui ont précédé l'Acte d'Union. En ce cas, la réconciliation des héros pourrait s'interpréter comme une image du régime institué en 1840 qui réunissait, on le sait, le Haut- et le Bas-Canada.

Examinons maintenant le dénouement. Il ne manque pas d'intérêt pour notre étude puisqu'il situe définitivement les héros les uns par rapport aux autres.

N'ayant pas réussi à épouser Blanche, la sœur de Jules, Arché prend cependant l'étonnante décision de s'installer en terre québécoise. Il se propose d'acheter des terrains « en quantité considérable » et de créer, par ce moyen, de nombreux emplois pour le peuple des Dumais qui a cruellement souffert de la guerre.

Je suis maintenant riche, très riche, dit Arché à Dumais, et voici mon principe : puisque la Providence m'a donné des richesses que je ne devais jamais espérer, je dois en employer une partie à faire le bien. Il y a, dans cette paroisse et dans les environs, une immense étendue de terre en friche, soit à vendre, soit à concéder. Mon dessein est d'en acquérir une quantité considérable, et non seulement d'en surveiller le défrichement, mais d'y travailler moi-même <sup>25</sup>.

Une fois de plus, comme dans la scène de la débâcle et le récit du combat de 1760, c'est l'écossais Arché qui dispose des moyens efficaces pour sauver la situation. Il est naturel que le « va-nu-pieds » lui en soit reconnaissant et accepte d'assez bonne grâce de travailler à son service, car personne d'autre, pour l'instant, ne s'intéresse au relèvement économique du pays.

Blanche d'Haberville, avec des accents cornéliens, refuse héroïquement d'épouser Arché qu'elle aime. Cette

25. *AC*, p. 264.

décision ne l'empêche pas de souhaiter pour l'avenir un éventuel rapprochement entre les deux races.

Est-ce une d'Haberville qui sera la première à donner l'exemple d'un double joug aux nobles filles du Canada ? Il est naturel, il est même à souhaiter que les races française et anglo-saxonne, ayant maintenant une même patrie, vivant sous les mêmes lois, après des haines, après des luttes séculaires, se rapprochent par des alliances intimes ; mais il serait indigne de moi d'en donner l'exemple après tant de désastre <sup>26</sup>.

Elle accepte de bon cœur que son frère songe à épouser une Anglaise, qu'elle est disposée à accueillir « avec toute l'affection d'une sœur chérie <sup>27</sup> ». Rien cependant ne saurait la convaincre de commettre elle-même une telle lâcheté puisqu'elle n'a pas, comme Jules, l'excuse d'avoir défendu sa patrie sur les champs de bataille. Le refus de Blanche d'Haberville pourrait symboliser le nationalisme exacerbé, revendicateur, quasi désespéré de la nouvelle élite qui se forme et qui sera bientôt représentée sur la place publique par le clergé et les avocats-poètes-orateurs-députés. Dans la famille, cet idéal sera porté et nourri par la femme car c'est elle, surtout, qui est sensible aux sermons et aux discours. Par son refus, Blanche d'Haberville préfigure la mère canadienne-française, féconde et sacrifiée. L'idéal patriotique et quasi religieux de la terre n'est pas loin ; il prend déjà forme.

Quant à Jules, il a épousé une Anglaise qui, à force de gentillesse, s'est fait accepter par tous les membres de la famille, même les plus récalcitrants. Après avoir courageusement rempli ses devoirs de patriote durant la guerre, il s'installe avec complaisance dans une vie paisible et oisive, toute restreinte aux seuls intérêts de sa famille. L'auteur en parle comme d'« un fils tendre et respectueux <sup>28</sup> », d'un mari heureux, d'un bon père, d'un fidèle

26. *AC*, p. 260. — 27. *AC*, p. 259. — 28. *AC*, p. 272.

ami et d'un seigneur magnanime. Il ne s'absente de chez lui

que pour affaires indispensables, ou pour remplir un devoir auquel son père, strict observateur de l'étiquette avant la conquête, tenait beaucoup: celui d'assister avec son épouse au bal de la reine, le 31 décembre, et le lendemain à onze heures, à un lever, où le représentant du roi recevait l'hommage respectueux de toutes les personnes ayant leurs entrées au château Saint-Louis, à Québec<sup>29</sup>.

Comme l'oncle Raoul, on le voit disposé à servir son « nouveau souverain avec autant de fidélité<sup>30</sup> » qu'il avait servi le roi de France. Il reproche à sa sœur les « sentiments trop exaltés<sup>31</sup> » qui l'obligent à refuser d'épouser son ami Arché. De tous les personnages, c'est lui qui semble le mieux s'accommoder du nouveau régime. Faut-il voir là, transposée, la démission élégante d'une partie de l'élite de langue française qui, après la Conquête, glisse peu à peu dans le camp des vainqueurs ?

Les d'Haberville ont un fils dont le parrain est le riche écossais Arché et que son père taquine en ces termes étonnants: « Tu es bien le fils de ta mère, et le digne filleul de ton parrain<sup>32</sup> ». Pour l'oncle Raoul, « le petit gaillard aura le bouillant courage des d'Haberville, avec la ténacité et l'indépendance des fiers insulaires dont il est issu par sa mère<sup>33</sup> ». Un beau nom français, un héritage non divisé, l'anglais comme langue maternelle et le français élégant comme langue seconde, de futures études chez les Jésuites puis à Londres, des protecteurs parmi les riches et les puissants: Arché d'Haberville aura sans doute un brillant avenir, loin de St-Jean-Port-Joli et de son milieu d'origine. D'ici là, apparemment porté au rêve comme ses parents, le jeune homme « paraît réfléchir sérieusement tout en suivant d'un œil attentif les figures fantastiques que crée son imagination<sup>34</sup> ».

Entre ce noble rêveur, héritier des deux étranges couples que forment Blanche et Arché, Jules et « la blonde fille d'Albion<sup>35</sup> », et la foule des « va-nu-pieds »,

29. *AC*, p. 272. — 30. *AC*, p. 268. — 31. *AC*, p. 259. — 32. *AC*, p. 273. — 33. *AC*, p. 268. — 34. *AC*, p. 273. — 35. *AC*, p. 267.

aucun contact si ce n'est l'argent et les terres d'Arché à cultiver et l'exemple de Blanche à admirer. Courbé sur un sol qui ne lui appartient pas encore, le petit peuple des Dumais se met au travail et au rêve, sous l'œil maternel des Blanches, héroïnes du refus, qui inspirent ses efforts et raniment sa fierté blessée.

Pour la scène finale, l'auteur a groupé ses personnages autour du feu, à « onze heures du soir, vers la fin d'octobre », « dans un petit salon suffisamment éclairé, sans même le secours des bougies, par la vive clarté que répand une brassée d'éclats de bois de cèdre qui flambe dans la vaste cheminée <sup>36</sup> ». Ce tableau pourrait évoquer l'intimité familiale, le repliement sur soi, la nostalgie du passé, les rêves consolateurs, la mort douce et certaine. A son père qui lui demande à quoi il rêve devant le feu, le jeune homme répond qu'il s'était imaginé « un petit groupe d'hommes, de femmes, d'enfants qui marchaient, dansaient, sautaient, montaient, descendaient »; « et puis, conclut-il, lorsque le feu vient à s'éteindre, tout a disparu » <sup>37</sup>. C'est l'automne, à la dernière heure du jour, et le salon du manoir d'Haberville est envahi par l'obscurité. Le narrateur a soixante-dix-huit ans et il éprouve le besoin de faire ses adieux.

Semblables à ces figures fantastiques que regardait le jeune d'Haberville, mes personnages, cher lecteur, se sont agités pendant quelque temps devant vos yeux, pour disparaître tout à coup peut-être pour toujours, avec celui qui les faisait mouvoir. Adieu donc aussi, cher lecteur, avant que ma main, plus froide que nos hivers du Canada, refuse de tracer mes pensées <sup>38</sup>.

Le seigneur de Gaspé se meurt et, avec lui, la petite société aristocratique des « anciens Canadiens ». L'avenir, en effet, appartient désormais à la féconde famille de ceux qui ont acquis « l'esprit républicain » et non plus au cercle restreint des seigneurs ruinés.

36. *AC*, p. 272. — 37. *AC*, p. 273. — 38. *AC*, p. 273.

Les quelques scènes que nous avons choisi d'analyser n'épuisent sans doute pas, à elles seules, la richesse symbolique de l'aspect romanesque des *Anciens Canadiens*. Elles illustrent un procédé dont l'utilisation systématique pourrait révéler, au-delà de ses idées sur la société, l'homme Philippe Aubert de Gaspé, pessimiste souriant et pacifiste à tout prix. Car il ne faut pas oublier que *les Anciens Canadiens* est aussi une autobiographie, parfois à peine transposée, comme on le voit par exemple dans le chapitre où le « bon gentilhomme » raconte sa vie à Jules.

L'image que Philippe Aubert de Gaspé donne de la société du temps dans son roman lui est donc personnelle et ne correspond pas nécessairement aux faits. Pour lui, l'élite de langue française ne joue plus qu'un rôle de témoin passif, prophétique comme celui du curé, ou rêveur comme celui de Jules et de son fils. Il ignore totalement les luttes et les victoires de ses compatriotes, défenseurs des libertés démocratiques et nationales, qui font l'histoire de l'époque. L'émancipation des « va-nu-pieds » l'effraie au point qu'il imagine un Dumais docile, moralement soumis à ses anciens seigneurs, qui n'ont plus aucun droit sur lui, et collaborant heureusement avec l'Anglais qui le fait vivre. Faut-il voir dans cette collaboration un symbole du régime de l'Union qui réunissait, depuis 1840, le Haut- et le Bas-Canada ? Aux femmes, il offre un rôle de médiatrices et de gardiennes de l'idéal. De ses deux principaux héros, il fait d'abord des pacifistes qui s'interrogent sur l'opportunité des guerres, puis des nobles vieillissant qui méditent devant le feu sur la vanité de toutes choses. L'avènement des « va-nu-pieds » au pouvoir pourra toujours attendre.

NICOLE DESCHAMPS  
*Université de Montréal*